

UNE ESCADRILLE FRANÇAISE BOMBARDE TRÈVES

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2361. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Jedi
3
MAI
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 37.44 et 37.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B' des Italiens. Tél. : Cent. 80-85
« PIERRE LAFITTE FONDATEUR »

LE PREMIER ACTE D'HOSTILITÉ DE LA CHINE CONTRE L'ALLEMAGNE



LE CONTINGENT CHINOIS SUR LE TERRITOIRE ALLEMAND DE TIEN-TSIN



LE CONSULAT ALLEMAND DE LA CONCESSION DE TIEN-TSIN



LES TROUPES CHINOISES DÉFILANT DANS LA WILHELMSTRASSE, SE RENDANT A LA MUNICIPALITÉ DE LA CONCESSION ALLEMANDE DE TIEN-TSIN

Aussitôt après la rupture diplomatique, le gouvernement chinois a fait saisir les navires allemands et, le 17 mars, un contingent de trois cents hommes, après avoir traversé les concessions japonaise, française et anglaise, s'est emparé de la concession allemande de

Tien-Tsin. Le consulat, la caserne et le bâtiment de la police ont été occupés. Après Tsing-Tao conquis par les Japonais en 1914, Tien-Tsin était le principal refuge des Allemands en Extrême-Orient. Tous ceux qui avaient été chassés du Japon s'y étaient réunis.

LA GUERRE SOUS-MARINE

UNE QUESTION VITALE

Le gouvernement anglais se préoccupe de rendre plus efficace la lutte contre "la vermine" des mers

LONDRES, 2 mai. — Les pertes causées à la marine anglaise par les mines et les sous-marins allemands causent dans le public et dans la presse une anxiété croissante.

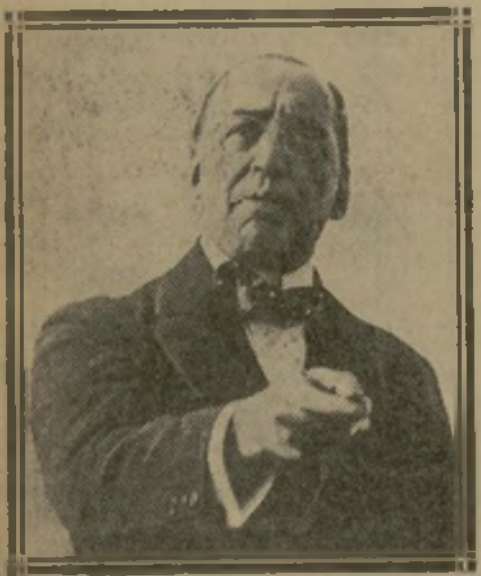
C'est ce qu'a constaté hier Lord Beresford en adressant aux membres du *Baltic Exchange* et il a réclamé pour le public le droit d'être tenu au courant.

Plusieurs journaux critiquent l'insuffisance des mesures prises par l'Amirauté dans la lutte contre les sous-marins.

Il semble d'ailleurs qu'en présence de l'émotion générale, M. Lloyd George se soit décidé à procéder à certaines réorganisations importantes portant à la fois sur le personnel et les méthodes, et qui serviront introduites sous peu à l'Amirauté pour faire échec à la guerre sous-marine. Elles ont été proposées par le premier ministre, d'accord avec le premier lord de l'Amirauté et avec le conseil de guerre.

Depuis quelque temps, M. Lloyd George étudie ce problème avec beaucoup d'attention. Il s'est souvent rendu à cet effet à l'Amirauté. Lundi, par exemple, il y alla trois fois et ensuite dirigea des enquêtes importantes sur l'introduction des nouvelles méthodes.

Un examen de l'organisation administrative par laquelle l'Amirauté a combattu les



SIR EDWARD CARSON
premier lord de l'Amirauté

sous-marins dans le passé n'a pas été entièrement satisfaisant ; on a de bonnes raisons de croire que des résultats bien meilleurs seront obtenus grâce à la réorganisation.

Celle-ci est surtout nécessaire pour les bureaux des inventions de l'Amirauté dont le président est lord Fisher. On s'est plu, fréquemment de ces que cette commission n'eût pas encouragé les inventeurs comme elle l'a fait, et on la compare, tout à son désavantage, au bureau des inventions des munitions.

Les officiers subalternes qui exécutent les ordres reçus le font avec un courage et une ténacité admirables. Seule, l'administration est responsable si la lutte contre les sous-marins n'a pas donné tout ce qu'on pouvait en attendre.

Bruits de démission de sir Edward Carson

LONDRES, 2 mai. — M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier, a fait savoir que le gouvernement considère comme préférable de soumettre aux débats d'une séance secrète le vote relatif aux services de l'Amirauté.

Des bruits relatifs à la démission probable de sir Edward Carson ont de nouveau été mis en circulation hier soir.

A ce sujet le *Times* déclare, de source autorisée, qu'aucune divergence d'opinion n'existe entre le premier lord de l'Amirauté et ses collègues du ministère, aussi bien en ce qui concerne la politique navale qu'en ce qui touche n'importe quelle autre question.

Il est certain que sir Edward Carson s'empêcherait de se retirer s'il pensait que son départ ait pour résultat de donner plus de force au gouvernement ou de faciliter la tâche de ses collègues de la marine.

On sait que sir Edward Carson a toujours mis, en quelque sorte, sa démission à la disposition du premier ministre et c'est de cette particularité, connue de tous, que naissent les bruits qui font courir ceux qui sont intéressés à son départ.

M. LLOYD GEORGE, CITOYEN DE LONDRES



Après avoir reçu le titre de citoyen de Londres au cours de la cérémonie dont nous avons publié le compte rendu, le premier ministre anglais passe en revue, au Guildhall, la garde d'honneur des volontaires de la Cité.

REPRÉSAILLES

BOMBARDEMENT DE TRÈVES

Cinq aviateurs français, ayant accompli ce raid audacieux, ont pu en constater les résultats

Officiel. — En représailles du bombardement de Châlons et d'Épernay effectué par les avions allemands dans la nuit du 29 au 30 avril, cinq de nos appareils ont survolé, la nuit dernière, la ville de Trèves sur laquelle ils ont lancé de nombreux projectiles. Tous les obus sont tombés au but. Un incendie d'une grande violence a éclaté au centre de la ville.

Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, nos escadrilles de bombardement ont lancé de nombreux projectiles sur plusieurs gares et établissements militaires de la région Laon-Vouziers-Rehét.

Des incendies ont été constatés. Dans les journées du 30 avril et du 1^{er} mai, nos pilotes ont abattu trois avions allemands. Dix autres appareils ennemis ont été sérieusement endommagés.

DE LA MER DU NORD A L'ADRIATIQUE

LUTTE D'ARTILLERIE sur tous les fronts

Il n'y a eu, en ce qui concerne l'infanterie, que des opérations de détail au nord de l'Aisne et en Champagne. Dans la première de ces régions, l'ennemi a tenté une série de petites attaques que nos feux de mitrailleuses et nos barrages de grenades ont tenues à distance de nos lignes. Dans la seconde, nous avons progressé à la grenade sur les pentes boisées qui descendent vers Nauray.

La lutte d'artillerie reste très active dans toute l'étendue de ce front, notamment sur les plateaux de Vauleroc et de Moronvilliers. Or la lutte d'artillerie est aujourd'hui la condition indispensable de l'offensive, dont le sort dépend, pour la plus grande part, de la précision et de l'intensité des tirs de destruction préliminaires. Les Allemands le savent bien. De là leur inquiétude dont témoignent les reconnaissances qu'ils envoient vers nos lignes pour tâcher de savoir ce qui s'y passe et surtout ce qui s'y prépare.

La situation est la même sur le front britannique, où le bombardement est devenu violent sur différents secteurs depuis Lens jusqu'à Saint-Quentin ; sur le front italien, où les engagements d'artillerie alternent avec les reconnaissances et les escarmouches de patrouilles, ainsi qu'en Macédoine, où on signale des actions d'artillerie très vives sur tout le front et une inutile contre-attaque des Bulgares sur les positions récemment conquises par les troupes britanniques à l'ouest du lac Doiran.

Ainsi, de toutes parts, nos ennemis sont réduits à la défensive et tenus sous la menace d'événements qui ne dépendent pas de leur volonté.

Jean VILLARS.

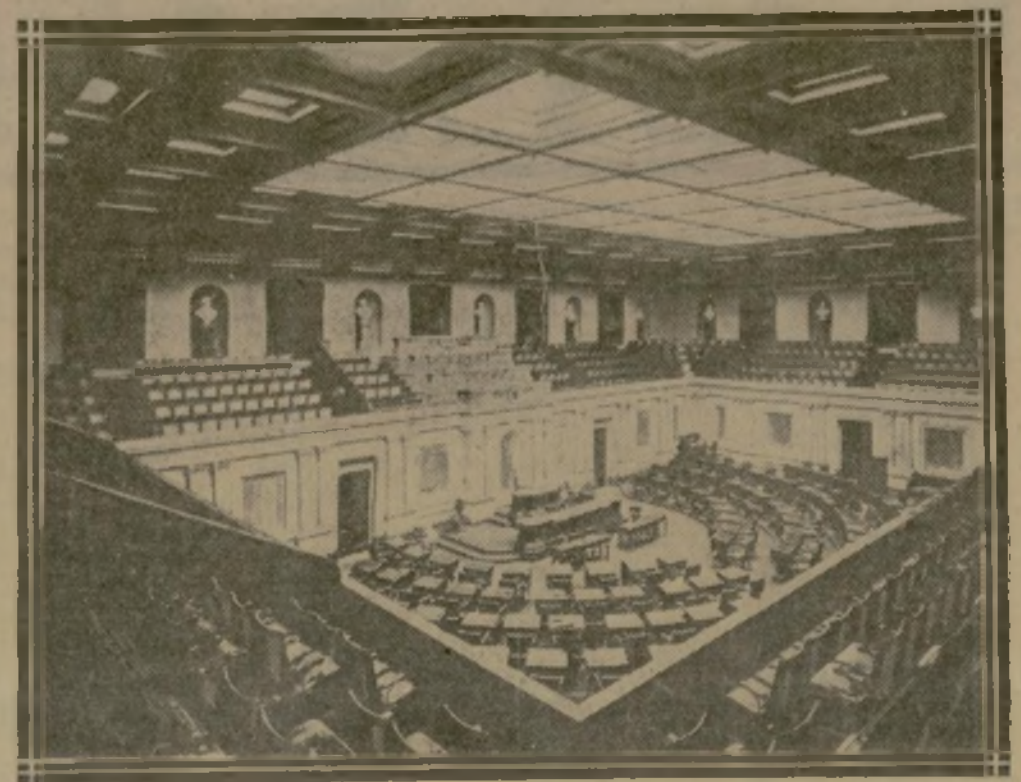
L'on reparle en Grèce d'un ministère Zaimis

Le roi Constantin voudrait s'en servir comme d'un parachute.

Les rumeurs qui circulent avec insistance au sujet d'un ministère Zaimis, qui remplacerait M. Lambros, totalement usé, sont mises en circulation par le gouvernement grec et la presse royaliste elle-même. M. Zaimis, qui passe pour être *persona grata* auprès des Alliés, est considéré comme pouvant servir de parachute.

Les journaux constantiniens d'Athènes ne cachent pas leurs inquiétudes au sujet des intentions des Alliés et ils scrutent de près les articles de la presse française et anglaise sur la situation de la Grèce. Le roi Constantin a toujours cherché, après ses provocations et ses pires imprudences, à annuler l'Entente par des concessions de parade. Le recours à M. Zaimis rentre dans cette catégorie de manœuvres et ce n'est pas la première fois, il faut s'en souvenir, que le roi et la Cour cherchent à détourner les sanctions quand ils sentent que les choses vont se gâter.

M. Viviani et le maréchal Joffre à la tribune du Sénat américain



LA SALLE DES SÉANCES DU SÉNAT AMÉRICAIN

WASHINGTON, 2 mai. — La mission française a assisté hier à la séance du Sénat américain. Elle fut escortée jusqu'au Capitole par les sénateurs Hilchcock, accompagnant M. Viviani, et M. Lodge, accompagnant le maréchal Joffre, en grand uniforme.

Dès que les membres de la mission apparurent dans l'hémicycle de la Haute Assemblée, les sénateurs se levèrent de leurs sièges, acclamant la France et ses représentants.

La foule, massée dans les tribunes, joignait ses acclamations à celles des sénateurs.

M. Viviani s'assit à la droite du vice-président Marshall ; le maréchal Joffre à sa gauche. Ils étaient entourés des autres membres de la mission, de l'ambassadeur de France et des principaux dignitaires de l'ambassade.

M. Marshall prononça alors l'allocution suivante :

« Nous avons eu maintes fois l'honneur, depuis plus d'un siècle, de recevoir des visiteurs distingués, notamment nous reçûmes le général La Fayette, mais jamais notre joie ne fut plus grande que celle que nous éprouvons aujourd'hui en recevant l'illustre vice-président du Conseil des ministres de France et le glorieux soldat qui s'appelle le maréchal Joffre. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles.

Le Sénat avait voté une résolution permettant, en dérogation aux usages, de donner la parole à M. Viviani, celui-ci prononça un discours en français.

« Puisque je suis admis, a-t-il dit, au suprême honneur de prendre la parole devant les représentants du peuple américain, qu'ils me laissent tout d'abord remettre la magnifique capitale de l'accueil qu'elle nous a réservé. »

« Habités dans notre pays libre aux manifestations populaires et bien qu'avertis par vos compatriotes résidents à Paris de l'enthousiasme qui brûlait vos cœurs, nous sommes encore émus de ce grandiose spectacle. »

« Je reverrai toujours ces hommes, fiers, vigoureux, nous adressant un salut ; ces femmes, dont la grâce embellit la cité, tendant vers nous leurs mains chargées de fleurs ; ces enfants accourus auprès de nous à l'appel de leurs mères, comme si notre venue était un enseignement, tous ensemble acclamant à travers nos personnes périssables la France immortelle. »

« Je vous prêche encore, le jour où votre illustre président, ayant déposé le fardeau du pouvoir, vint apporter le salut de la République américaine à l'Europe libre, tout entière construite sur le Droit. »

M. Viviani rappela ensuite avec quelle spontanéité fut votée la formidable armée de guerre, avec quelle rapidité fut proclamée la levée d'une formidable armée pour venger des injures personnelles en même temps que les « innocentes victimes précipitées par une main criminelle dans la profondeur des flots des mers. »

« Ce sera votre honneur historique, s'écria le ministre français, d'avoir entendu en même temps la plainte de l'humanité, d'avoir invoqué contre l'autocratie le droit des démocraties. »

Après avoir mis en relief l'union de tous les « enfants » de France, le bel exemple militaire de l'Angleterre qui « par la vertu de la discipline librement consentie, fait surgir de son sol des millions de combattants, M. Viviani a poursuivi :

« Voilà enfin que l'Amérique est tout entière debout. »

« Tous ensemble, nous allons continuer à livrer le combat. »

Et l'orateur conclut ainsi :

« Quand, par la force, nous aurons imposé la victoire militaire, l'œuvre ne sera pas finie. Il restera, selon la belle parole du président Wilson, à organiser la société des nations. »

« J'entends bien que les ratières de nos ennemis qui n'ont jamais entrevu qu'un horizon de bataille, s'attachent à ce noble dessein. Ce fut toujours ainsi dans le monde, à l'aube de toutes les idées. »

« Si les hommes et les hommes d'action s'étaient laissés décevoir par les sceptiques, l'humanité serait encore en enfance. Nous serions attachés à la servitude. Nous remporterions après la victoire matérielle cette victoire morale. »

« Nous enchaînerons à jamais la lourde épée du militarisme. Nous lirons les garanties pour la paix. Nous pourrions alors disparaître de la scène du monde après avoir laissé, au prix d'une immolation collective, le plus magnifique héritage que puissent recueillir les générations. »

Cette péroraison fut saluée par des applaudissements enthousiastes. Tous les sénateurs se levèrent pour rendre hommage à l'orateur.

La mission française s'apprêtait à se retirer, quand les sénateurs se levèrent pour supplier le maréchal Joffre de prendre la parole.

Le maréchal consentit à monter à la tribune, où il s'excusa de ne pouvoir parler l'anglais, mais lança un vibrant : « Vive

l'Amérique ! » Des applaudissements frénétiques saluèrent l'intervention du maréchal. Les acclamations cessèrent seulement lorsque le héros de la Marne eut quitté le Sénat.

DES TROUPES AMÉRICAINES COMBATTRONT SUR NOTRE FRONT AVANT LA FIN DE L'ÉTÉ

WASHINGTON, 2 mai. — Après la réunion du Conseil des ministres qui s'est tenu hier, à la Maison-Blanche, on a annoncé officiellement que les membres du gouvernement des États-Unis pensent que des troupes américaines seront envoyées en France aussitôt que possible.

De nombreux milliers d'hommes de la garde nationale ont reçu un entraînement intensif, dans des camps, au cours de l'été passé, sur la frontière mexicaine. Ils sont, en conséquence, préparés aux conditions de guerre et pourront former le noyau d'un corps expéditionnaire.

Les membres de la mission française estiment que ces troupes, comprenant 60.000 à 70.000 hommes, pourront être aptes au service de guerre dans un délai de cinq semaines après un court entraînement en France.

LONDRES, 2 mai. — De New-York au *Daily Telegraph* :

« Après une enquête sérieuse faite à Washington et me basant sur l'évolution de l'opinion publique aux États-Unis, j'ai pu prédire que les troupes américaines combattront en France avant la fin de la saison d'été. »

La première unité envoyée en France serait une division d'infanterie

WASHINGTON, 2 mai. — On ne peut encore dire exactement à quelle date la première armée américaine sera transportée en France. Tout dépend essentiellement des disponibilités des transports mais, indépendamment des jeunes recrues que nous verrons sans doute partir à la fin de cette année, il est dans les intentions du War Office d'envoyer, sous très peu de semaines, une unité toute constituée, entraînée et prête à combattre, prélevée sur l'armée régulière.

Cette unité paraît devoir être forte d'une division d'infanterie.

La construction des bateaux qui, dans les préoccupations du gouvernement américain comme dans les concubines entre Alliés, tient une place primordiale, sera activée ou ralentie selon les solutions qui seront adoptées pour l'envoi de troupes américaines sur le front français.

L'effort des États-Unis va tendre de toutes les manières à augmenter par tous les moyens possibles le nombre des transports et à créer entre le Vieux et le Nouveau Monde un véritable pont mouvant de bateaux.

Transatlantiques allemands au service des Alliés

WASHINGTON, 2 mai. — Le gouvernement des Américains a mis à la disposition des Alliés les transatlantiques allemands *Portonia* et *Clara-Monika*, appartenant à la ligne Hamburg-Amérika. L'un ira en France, l'autre en Italie.

Le deuxième fils du roi d'Angleterre reçoit un commandement



LE PRINCE ALBERT D'ANGLETERRE

LONDRES, 2 mai. — Le prince Albert, deuxième fils du roi, complètement rétabli de sa maladie, vient d'être nommé lieutenant à bord du croiseur *Mutaga*.

BOULANGER, POISSONNIÈRE, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LES CHAINES BRISÉES

MON ÉVASION DE LESCHFELD

Récit de l'odyssée du sergent aviateur Seitz, rentré hier à Paris, après dix mois de captivité en Allemagne

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

SENIS, 2 mai. — Il est bien connu dans la jolie petite ville mutilée, l'aviateur qui vient de réussir une heureuse évasion, après dix mois de captivité.

La première personne à laquelle je m'adresse pour demander où il habite me renseigne aussitôt :

— C'est là-bas, sur la route de Compiègne, vous trouverez facilement la maison, qui est aujourd'hui la maison du bonheur. Et aussitôt d'autres habitants, spontanément, heureux de chanter les louanges de cette famille aimée et estimée de tous, me donnent des détails.

Le père, mort récemment, après une existence de travail difficile, la maman, qui, tant que ses forces le lui ont permis, a élevé les petits enfants dans une pension privée ; l'une des filles, institutrice aux écoles de la ville ; l'autre mariée à Vitry.

Puis ce furent des anecdotes sur l'enfance du jeune héros.

— Tu te rappelles comme il était énergique à l'école ? Un jour où on l'avait enfermé, il avait passé par la fenêtre.

— Et, dit un autre, quand il est arrivé de Nancy sur son appareil pour venir embrasser sa maman et qu'il a atterri dans le champ près de la gare ? Il a dîné et puis, deux heures après, il repartait pour là-bas... depuis on ne l'avait plus revu. On savait



RENÉ SEITZ

qu'il était prisonnier et c'était un deuil pour tout le monde.

— Heureusement qu'il s'est sauvé, la gas... comme autrefois de l'école... Oh ! c'est un zig !

A l'heure du dîner, je le trouvai en famille, le zig, dans son uniforme noir d'aviateur, celui qu'il portait au cours de son évasion et dont nous donnons la photographie.

Je m'excuse de troubler cette joie, mais simplement, gentiment, sans la moindre pique, René Seitz me raconte son évasion.

— J'étais, nous dit-il, au camp de Leschfeld, en Bavière. Les Français n'étaient pas trop mal traités, sauf que nous mourrions de faim ; nous vivions avec les paquets que nous recevions...

Alors la maman intervient :

— Il y a un mois environ, René m'écrivit de forcer les envois de vivres et de lui expédier son plus bel uniforme... le plus beau. Je ne sais pas pourquoi, mais cette lettre m'avait fait plaisir... J'avais eu comme le pressentiment que cette requête cachait quelque chose de bon.

El, souriant de son sourire de gosse, l'aviateur reprit son récit :

— Il faut vous dire que j'avais déjà essayé de m'évader, mais je n'avais pas pu dépasser les fils de fer du camp. Pincé ! Vint ! Quatorze jours de cellule et une soupe toute les quatre jours.

« Cela ne pouvait que me donner envie de recommencer. Avec une dizaine de mes camarades, nous demandons à aller travailler aux champs. On nous l'accorde. Le soir, on nous parquait dans une sorte de ferme dont les fenêtres étaient garnies de gros barreaux. Nous mettons trois jours pour en déceller un et, la nuit, nous filons avec un fusil et un sergent français. Nous emportons une boussole, du biscuit pour huit jours, une carte au 40 millième et une capote de prisonnier sur nos vêtements. La nuit, on marchait en suivant les routes, le jour on se cachait dans les bois. »

« Un soir, on nous arrête :

« — Halte !

« — Was ?

« — Gut... los !

« Autrement dit : fichez votre camp ! nous dirent des paysans qui nous avaient parfaitement reconnus. Et nous arrivons ainsi, non sans les traces les plus atroces, à la frontière suisse sans encombre. Là il y avait un chevreuil, un gros : cette satanée frontière était gardée par des quantités de sentinelles. »

« De plus, nous ne savions pas exactement où elle était car, dans un rayon de dix kilomètres, les poteaux indicateurs sont surprimés. »

« Et, malgré ces difficultés, en rampant, nous avons passé tous les trois entre les sentinelles. Une chance, quoi !

« Inutile de vous dire la façon dont nous avons été accueillis en Suisse. Je demandai à aller à Pontarlier où je devais trouver comme commissaire de police l'ancien commissaire de Senlis, qui m'avait connu gosse quand j'étais petit mécano à l'aérodrôme de La Vidamée. »

« Et c'est lui, conclut la maman heureuse, qui m'a envoyé la bienheureuse dépêche : Votre fils, évadé d'Allemagne, est mort hôte. »

J'aurais continué plus avant cette conversation intéressante, mais le vis la grand-mère s'avancer une chaise longue avec des coussins.

— Eh quoi ! demandai-je étonné, ce gars-là, qui a l'air si vaillant, si en point, serait fatigué, blessé peut-être ?

— Oh ! presque rien ! répond l'aviateur à une pelle le long d'un talus, et puis quatre biscuits en huit jours, vous comprenez ?

— JULES CHANCEL.

L'ALLEMAGNE FERA DES EXCUSES A L'ARGENTINE

Les excuses que le gouvernement impérial a consenti à présenter à la République Argentine sont le signe des efforts qu'il fait pour éviter la rupture avec le continent sud-américain. L'Allemagne commence à devenir étrangement conciliante avec certains neutres. On jugera de la pente qu'elle a descendue depuis les temps où elle avait en toute occasion « son épée à la bouche », si l'on se rappelle qu'il y a à peu près quinze jours le gouvernement impérial se plaignait des violentes manifestations antiallemandes qui avaient eu lieu à Buenos-Aires.

Aujourd'hui, non seulement il digère cet affront, mais il consent à reconnaître ses torts dans les torpillages de navires argentins. Une attitude aussi modeste laisse penser que l'Allemagne cherche à entrer en négociations avec l'Argentine au sujet de la guerre sous-marine illimitée. D'autres pays neutres, qui se sont laissés entraîner à envisager des compromis, n'ont pas eu lieu de s'en féliciter et n'ont pas été pour cela à l'abri des torpillages. L'Argentine pourra s'en souvenir. — J. B.

BUENOS-AIRES, 2 mai. — Comme suite à la protestation élevée par le gouvernement argentin à l'occasion du torpillage du vapeur *Montevideo*, le gouvernement allemand a accepté de faire des excuses et d'accorder une indemnité aux victimes du sinistre.

Le gouvernement argentin exige en outre qu'une cérémonie publique de réparation soit célébrée à Buenos-Aires en présence du corps diplomatique, et que, dans les ports allemands, des salves soient tirées en l'honneur du drapeau argentin.

En vue du prochain comité secret

Les récentes opérations militaires continuent de faire l'objet des conversations de couloirs.

Deux nouvelles demandes d'interpellation sont parvenues hier au secrétariat de la présidence de la Chambre. Leurs auteurs sont :

M. Albert Fèvre, sur « la conduite des récentes opérations militaires » ;

M. Louis Dubois, sur « l'organisation du haut commandement, de l'état-major général et du ministère de la Guerre » ;

La suppléante sous-commission de l'armée (faits de guerre), a entendu d'autre part certaines explications de M. Paul Benazet sur la dernière offensive. Elle a chargé son président, M. Henry-Paul, d'insister énergiquement auprès du ministre de la Guerre, pour obtenir d'urgence tous les documents de nature à renseigner la commission de l'armée sur les récentes opérations.

L'EMPRUNT DE LA VILLE DE PARIS

La première période du nouvel emprunt de la Ville de Paris s'est ouverte le 21 avril dernier pour durer jusqu'au 7 mai prochain inclusivement. Elle a pour objet d'emprunter et de consolider pour cinq ans ou de rembourser la dette flottante actuelle de la Ville de Paris, représentée par des Bons Municipaux à l'échéance de six mois ou un an.

Ces Bons jouissent d'un privilège de souscription aux nouveaux emprunts contractés par la Ville, les porteurs sont appelés à l'exercer en les échangeant contre les nouvelles obligations émises en représentation de l'emprunt actuellement en cours.

Ces obligations sont au capital nominal de 500 francs et remboursables au pair dans cinq ans. Elles rapportent 27 fr. 50 par an, exempts de toute retenue affectée aux impôts actuellement existants. Il est émis en même temps un certain nombre de cinquièmes d'obligation, jouissant pour un cinquième des avantages attribués à l'obligation entière.

Les porteurs de Bons Municipaux qui désirent les échanger contre les obligations nouvelles, peuvent les déposer — du 21 avril au 7 mai inclus — à la Caisse Municipale ou dans les banques et établissements financiers qui sont acceptés comme intermédiaires par la Ville.

Au moment où ils effectueront le dépôt de leurs titres, il leur sera délivré :

1° Un récépissé donnant droit à la délivrance d'obligations nouvelles de valeur nominale équivalente à celle du capital des Bons déposés ;

2° Une somme de cinq francs par obligation de 500 francs ou de 1 franc par cinquième d'obligation ;

3° Enfin, les intérêts des Bons déposés pour l'échange, à raison de 5,25 0/0 pour les Bons à six mois et de 5,50 0/0 pour les Bons à un an, *pasqués et y compris le 14 juin 1917*.

Comme les obligations nouvelles portent elles-mêmes intérêt du 15 juin 1917, ceux qui auront échangé leurs Bons Municipaux contre ces obligations recevront l'intérêt de leur capital sans aucune interruption.

Il est bon de faire remarquer qu'en dehors de leur intérêt élevé, de l'ensemble des bénéfices présentement en vigueur dont jouissent les obligations nouvelles et aussi de la prime de remboursement de 5 francs par obligation, il leur est conféré — et c'est un point important à noter — un droit de préférence pour la souscription aux emprunts à long terme et par voie de souscription publique que la Ville pourrait effectuer, d'ici au 15 juin 1922.

Ces avantages sont de nature à assurer le succès de l'opération de crédit réalisée par la Ville de Paris, succès qui se dessine déjà aujourd'hui brillamment par le grand nombre de Bons Municipaux, d'ores et déjà déposés pour l'échange contre les obligations nouvelles et par la quantité importante de Bons Municipaux demandés, dans le but d'exercer le droit de souscription par préférence.

La seconde partie de l'opération de crédit de la Ville de Paris comportera, pour le jeudi 24 mai, la souscription publique aux obligations qui n'auront pas été affectées aux échanges contre les Bons Municipaux déposés. Les souscripteurs auront à verser, en souscrivant 50 francs par obligation de 500 francs et 10 francs par cinquième d'obligation ; le solde de 45 francs par obligation ou de 9 francs par cinquième devra être versé, de 15 au 30 juin 1917.

5 HEURES DU MATIN

LE PREMIER MAI EN ALLEMAGNE

Il fut plus 'troublé qu'on ne disait

Il semble bien que des incidents ont dû se produire à Berlin, quoique le gouvernement allemand prétende le contraire. Des soldats ont même plus que probablement participé aux troubles.

En effet, une note officielle de l'agence Wolff, après avoir affirmé que le 1^{er} mai s'est écoulé à Berlin dans le calme le plus complet, ajoute :

« Les autorités promettent des récompenses pour tous renseignements permettant de reconnaître les agents étrangers passés par l'ennemi, qui, déguisés même en soldats, cherchent à susciter des grèves et des troubles. »

La presse tout entière, y compris les journaux du parti social-démocrate, publie des articles énergiques contre les tentatives ennemies en vue de nuire, par ce moyen, au peuple allemand.

Il est difficile de croire, comme le dit l'agence Wolff, que le calme ait régné à Berlin le 1^{er} mai, car la *Gazette de Lausanne* assure que des troubles d'une assez grande gravité se seraient produits ce jour-là dans la capitale allemande.

Une dépêche d'Amsterdam signale que la censure allemande a redoublé de vigilance pour empêcher qu'aucune information ne filtrât à travers les communications officielles. La censure a surveillé aussi les télégrammes privés.

Néanmoins on est parvenu à savoir que, dans la province du Rhin, plus de la moitié des ouvriers employés aux munitions avaient décidé de chômer le 1^{er} mai. Essai à 344 isolé du reste de l'Allemagne, pour éviter la divulgation de renseignements relatifs aux grèves des usines Krupp.

La grève est générale dans toutes les petites villes voisines de la frontière hollandaise.

TROUBLES A PETROGRAD

PETROGRAD, 1^{er} mai. — Le comité exécutif du conseil des députés ouvriers et militaires a fait placarder aujourd'hui, dans la ville, la proclamation suivante :

« Hier, plusieurs incidents regrettables se sont produits dans la capitale ; notamment un jeune homme inconnu a tué le général Kachalinski, des coups de feu ont été tirés sur des groupes de manifestants politiques dans le quartier de Vassili-Ostrov et des bombes ont été jetées ; quelques individus se faisant passer pour des membres du comité exécutif ont arrêté le propriétaire foncier Lodyjenski ; d'autres inconnus ont attaché leurs épaulettes à des officiers. »

« Seuls des fous ou des ennemis de la liberté nationale ont pu commettre ces actes révoltants, capables de compromettre la révolution russe. »

« Le comité exécutif les condamne sévèrement et lui appelle à tous les citoyens pour les empêcher, car de pareils actes provoquent l'animosité et désorganisent les forces révolutionnaires. »

A STOCKHOLM

STOCKHOLM, 1^{er} mai. — La démonstration du 1^{er} mai, à Stockholm, fut une des plus grandes qui aient jamais été faites en Suède. Elle s'est déroulée dans un ordre parfait ; soixante ou soixante-dix mille personnes y participèrent.

Le cortège était divisé en cinq sections, avec musique et de nombreux drapeaux, notamment des drapeaux belges, et des banderoles portant des inscriptions réclamant du pain, la paix et la liberté. Il a traversé les principales rues de la capitale, et s'est dirigé vers les champs d'exercices situés au nord de la ville, où cinq tribunes étaient dressées.

Le cortège était si important que le défilé dura de trois à six heures.

A l'issue de cette manifestation, une longue résolution fut adoptée. Elle se termine ainsi : « Vive la journée de huit heures ! Vive la révision de la Constitution ! Vive l'Internationale ! Vive la paix socialiste ! »

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — DANS LA REGION DU CHEMIN DES DAMES, GRANDE ACTIVITE DES DEUX ARTILLERIES SUR LE FRONT CERNY-HURTEBISE-CRAONNE.

L'ennemi a lancé à plusieurs reprises sur nos tranchées et nos petits postes des attaques partielles qui ont été repoussées par nos feux de mitrailleuses et par nos grenadiers.

EN CHAMPAGNE, LA LUTTE D'ARTILLERIE A PRIS, PENDANT LA NUIT, UNE CERTAINE VIOLENCE DANS LES SECTEURS DU MONT-CORNILLET ET DU MONT-HAUT.

Vifs combats à la grenade dans les bois à l'ouest du Mont-Cornillet, au cours desquels nous avons sensiblement progressé. Aux Eparges, nos détachements ont pénétré en plusieurs points dans les lignes allemandes.

Des destructions ont été opérées et nous avons ramené du matériel.

En Lorraine, activité de patrouilles vers Moncel et Embervilliers. Nous avons fait des prisonniers.

20 HEURES. — LES DEUX ARTILLERIES SE SONT MONTREES ACTIVES, PARTICULIEREMENT DANS LA REGION AU NORD-OUEST DE REIMS ET, EN CHAMPAGNE, DANS LES SECTEURS DE MORONVILLIERS ET D'AUVERGNE.

UNE OPERATION DE DETAIL BIEN CONDUITE NOUS A VALU DE GAGNER DU TERRAIN DANS LES BOIS A L'OUEST DU MONT CORNILLET.

Journée calme partout ailleurs.

Front britannique

11 HEURES 30. — Activité des deux artilleries au cours de la nuit en un certain nombre de points entre Saint-Quentin et Lens. Une tentative de raid allemand a échoué près de Fauquissart. Aucun autre événement important à signaler sur l'ensemble du front.

20 HEURES. — UN COUP DE MAIN ENNEMI A ECHOUÉ CE MATIN AVEC DES PERTES POUR LES ASSAILLANTS AU NORD D'ARLEUX-EN-GOHELLE.

ACTIVITE DES DEUX ARTILLERIES DANS LA JOURNEE SUR LES DEUX RIVES DE LA SCARPE ET DANS LE VOISINAGE D'YPRES.

5 HEURES DU MATIN

A LA CHAMBRE DES COMMUNES

Guerre sous-marine et budget

LONDRES, 2 mai. — M. Houston ayant demandé aujourd'hui à sir Edward Carson, premier lord de l'Amirauté, s'il y avait lieu de croire que les navires et sous-marins allemands qui ont détruit des navires maritimes britanniques, alliés et neutres, étaient pour la plupart sortis des ports ennemis par des eaux territoriales neutres, sir Edward Carson répondit qu'il y avait certainement lieu de le supposer, mais qu'il était impossible de répondre brièvement à une question concernant le droit des belligérants dans les eaux neutres.

Le premier lord de l'Amirauté ajouta que des instructions complètes et précises avaient été données sur la route que doivent suivre les navires britanniques, et que si malgré tout certains navires ont été perdus, il y a lieu de croire que les pertes auraient été beaucoup plus élevées si ces instructions n'avaient pas été données.

Il termina en déclarant que les navires marchands sont munis le plus rapidement possible de canons à longue portée.

Depuis le début de la guerre l'Angleterre a dépensé plus de 107 milliards

LONDRES, 2 mai. — M. Bonar Law, en déposant cet après-midi le projet de budget à la Chambre des communes, a déclaré qu'il présenterait son rapport établi sur des bases telles qu'on n'en avait jamais connu auparavant :

« Et ceci, dit-il, ne représente qu'une partie, et non la plus lourde, du fardeau que nous avons à supporter à cause du plus grand acte de folie et du plus grand crime qui ait jamais été commis dans l'histoire du monde. »

« Les dépenses de l'année ont atteint tout près de 55 milliards, soit un excédent de 7 milliards 400 millions sur les prévisions. L'augmentation est due aux fournitures de munitions et aux avances aux Alliés. »

« Depuis le début des hostilités, le gouvernement britannique a considéré que dans cette guerre les intérêts de tous les Alliés ne faisaient qu'un et qu'il était de notre devoir d'utiliser nos ressources pour venir en aide à nos Alliés. »

« L'emprunt de guerre 5 % atteint, après conversion, le total de 25 milliards 26 millions. »

« Rien ne peut donner plus de satisfaction en temps de guerre que de constater que les petites bourses ont toutes apporté leur contribution à l'emprunt national. L'élan créé par l'emprunt de guerre ne s'est d'ailleurs pas ralenti ; sur le total des dépenses nationales pendant la guerre, qui se monte à 107 milliards, 28 milliards (soit les 26 %) sont le produit des revenus. »

« Aucune nation belligérante n'a pu produire de chiffres aussi satisfaisants. »

M. Bonar Law a exprimé en terminant sa satisfaction de voir que ces résultats justifiaient l'opinion qu'il avait émise, lorsqu'il avait déclaré que, malgré l'impossibilité de continuer indéfiniment les dépenses sur un tel pied, il était cependant certain que ce ne serait pas le manque d'argent qui empêcherait de gagner la victoire et qu'un point de vue financier nous sommes mieux en mesure que nos ennemis de prolonger la lutte.

UNE PROCLAMATION DU ROI D'ANGLETERRE SUR LES RESTRICTIONS

LONDRES, 2 mai. — Le roi d'Angleterre vient de lancer une proclamation ordonnant solennellement à tous ses sujets de pratiquer la plus stricte économie et la plus grande frugalité dans l'emploi de toutes espèces de céréales et de blé, la réduction de la consommation du pain, l'abandon de l'emploi de la farine dans la pâtisserie et de l'avoine pour la nourriture des chevaux.

C'est le moyen le plus sûr et le plus efficace, dit la proclamation, de triompher du desservir de nos ennemis et par là d'annuler la victoire de la guerre.

Front belge

Les actions d'artillerie sur le front belge ont pris un caractère d'activité plus intense dans la région de Dixmude.

Front italien

LES ACTIONS D'ARTILLERIE ONT ETE PARTICULIEREMENT VIVES SUR LE PLATEAU D'ASIAGO ET SUR LE CARSO.

Sur les flancs du mont Sperone (vallée de Ledro) et du Vodil (nord-est de Tolmino), dans les environs de Zagora (moyen Isonzo), les tentatives de l'ennemi pour pénétrer dans nos lignes ont été promptement repoussées par nos troupes.

Les opérations aériennes se sont poursuivies de part et d'autre avec la plus grande activité.

La nuit dernière, deux de nos avions ont bombardé la gare d'Opcina et sont ensuite rentrés indemnes à leur base.

En Albanie, dans la soirée du 30 avril, une escadrille de six avions a lancé dix bombes sur les environs de Valona sans faire de victimes ni causer de dégâts.

Front roumain

Situation inchangée sur tout le front. L'artillerie russe a empêché, à plusieurs reprises, les travaux de l'ennemi dans la région de Faurei et Vadul-Rosca. L'ennemi a bombardé la région de Clipicesti. Calme sur le Danube.

Front de Macédoine

Communiqué serbe (2nd mai). — Hier, activité habituelle de l'artillerie.

Les deux avions ont été très actives. Les aviateurs ennemis ont jeté un grand nombre de bombes sur la ville ouverte de Vodena, où ne se trouvent aucune troupe. Le nombre des victimes est grand parmi la population civile.

Nos aviateurs ont jeté des bombes sur les campements ennemis tout le long du front.

5 HEURES DU MATIN

LA RENTRÉE DU REICHSTAG

M. Kaempf invecitve M. Wilson

BERLIN, 2 mai. — On mande de Berlin : « Le Reichstag reprend aujourd'hui ses séances. »

M. Kaempf, président, après avoir déclaré qu'un nouveau et puissant adversaire s'est rangé aux côtés des ennemis de l'Allemagne, reproche au président Wilson de vouloir parler au nom de l'humanité et de la justice, droit qu'il a perdu en particulier lorsqu'il a laissé l'Angleterre exécuter contre l'Allemagne la guerre de la faim, contraire au droit des gens.

M. Wilson, continue M. Kaempf, représente le peuple allemand comme un peuple sans volonté, poussé à la guerre par un groupe d'ambitieux. Le peuple allemand s'est levé le 4 août comme un seul homme pour défendre sa liberté, et il lutte encore aujourd'hui pour sa liberté, son indépendance et son existence. (Vives approbations.)

« Les actes de M. Wilson concordent peu avec ses affirmations qu'il n'en veut pas au peuple allemand. S'il espérait semer la discorde en Allemagne par ses affirmations, M. Wilson s'est trompé. »

« En qualité de président du Reichstag allemand, qui est élu par le scrutin le plus libéral du monde, et comme représentant du peuple allemand, je considère de mon devoir de déclarer que ces tentatives échouent devant le bon sens de notre peuple et que M. Wilson mord sur du granit. (Applaudissements frénétiques.) »

« Avec le meilleur de nos cœurs, nous avons édifié l'empire allemand, avec le meilleur de nos cœurs, nous combattons pour l'empire et l'empire. (Applaudissements frénétiques.) Les paroles de M. Wilson ne détruiront pas ce que nos aïeux ont conquis et ce que nous avons gagné sur les champs de bataille. (Applaudissements.) »

Après avoir affirmé, aux applaudissements répétés de l'assemblée, que la guerre sous-marine et le sixième emprunt de guerre montrent la force de l'Allemagne, M. Kaempf conclut :

« Malgré toutes les difficultés, nous faisons face aux privations que nous impose la lutte pour notre défense. Nous conservons intacts notre confiance et notre foi dans l'étoile de la patrie allemande et dans une paix qui nous garantisse sa sécurité et son heureux développement dans le présent et pour tous les temps. (Applaudissements frénétiques.) »

Le Reichstag commence ensuite la discussion du budget en deuxième lecture.

LA COOPÉRATION DES ETATS-UNIS

WASHINGTON, 2 mai. — La question de la coopération des Etats-Unis dans les approvisionnements des pays alliés a été discutée pour la première fois aujourd'hui, dans une conférence entre les autorités américaines et la mission anglaise.

Lord Eustache Percy, membre de la commission anglaise, a déclaré que le taux actuel des constructions maritimes anglo-américaines est insuffisant pour faire face aux besoins résultant de la guerre sous-marine et la production des chantiers maritimes peut, à-t-il dit, être fournie par les Etats-Unis.

C'est le premier point sur lequel la conférence maritime a pris un accord définitif semblant indiquer que les ressources maritimes des Etats-Unis vont être jointes à celles de l'Entente, pour annuler la menace sous-marine. — (Havas.)

LA SUISSE PROTESTE CONTRE LES VIOLATIONS DE SON TERRITOIRE

BERNE, 2 mai. — A la suite des nombreuses violations de frontière commises par des avions appartenant à des puissances belligérantes au-dessus du territoire suisse depuis quelques jours, le Conseil fédéral a chargé les délégations de Suisse à Berlin et à Paris, d'attirer l'attention des gouvernements auprès desquels ils sont accrédités sur la nécessité de prendre des mesures contre la répétition de pareils faits.

5 HEURES DU MATIN

Ce que l'on dit à l'étranger

L'INQUIETUDE ALLEMANDE

La Munchen-Augsburger Abendzeitung :

Sursus corda ! Haut les cœurs ! Quand on revient du front et qu'on a pu voir nos admirables soldats à l'œuvre, quand on connaît leur courage dans la victoire, quand on a pu constater le succès fabuleux de notre dernier emprunt, on a peine à penser qu'à l'intérieur du pays on ait l'air de l'encouragement.

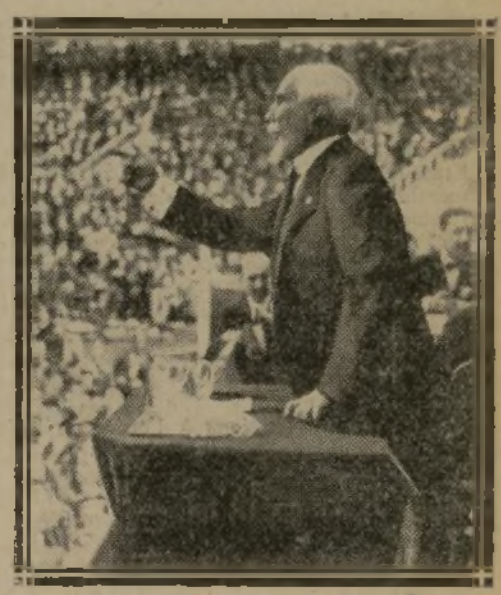
Sans doute tout optimisme exagéré de rose se sent aujourd'hui décoloré. Mais entre un réalisme qui convient à tout homme raisonnable et un pessimisme qui, en dépit de tous les succès, entraîne le cœur d'un trop grand nombre de gens, il y a autant de différences qu'entre l'affirmation et la négation de la vie.

Nous aussi, nous savons que les mois les plus durs de la guerre ne font que commencer et que cette lutte à mort que contient notre empire aura bientôt à une action décisive. Mais ce serait nous priver du meilleur des alliés que l'haine de nos âmes le courage et la confiance.

Nous aussi, nous voyons la grandeur de la tâche que nous nous sommes imposée. Nous connaissons la supériorité numérique de nos ennemis, nous comprenons nos sans inébranlable avec les difficultés de l'alimentation ; nous aussi, nous laissons tomber désespérément les larmes au face de l'impossibilité de concilier les exigences infranchissables de l'extrême droite et de l'extrême gauche ; nous aussi, nous voyons d'un côté bien des choses dont nous ne pouvons nous réjouir et que nous ne voulons ni dissimuler ni nier, mais de plus pour nous :

Sursus corda ! Haut les cœurs !

Un discours qui fit couler de l'encre



M. MAURA
prononçant, à la Plaza de Toros de Madrid, devant plus de vingt mille personnes, le grand discours qui a fait tant de bruit et dont nous avons reproduit les passages principaux.

Placements à court terme

A la dernière liquidation de fin avril, les reports ont valu, comme d'habitude, 4 0/0 sur le marché officiel de la Bourse de Paris et encore les capitaux offerts n'ont-ils pu être que partiellement employés. On constate, en effet, qu'à chaque liquidation, par suite des positions à terme de plus en plus réduites, le champ des opérations de reports se trouve diminué. C'est ainsi que l'emploi des capitaux en reports, qui se chiffre en temps normal par des centaines de millions, tendra à se restreindre encore, tant que le marché à terme ne sera ouvert qu'aux opérations concernant les positions engagées avant la guerre.

Quels placements temporaires substituer aux reports, sinon les Bons de la Défense Nationale, qui les remplacent avec avantage ?

Leur intérêt le plus bas — celui des Bons à échéance de 3 mois — ressort à 4 0/0, égal à celui des reports et celui des Bons à 6 mois et à un an qui est de 5 0/0, donc très sensiblement supérieur.

De plus, l'intérêt des Bons est payable d'avance, puisque les acheteurs n'ont à payer que 99 0/0 pour les Bons à 3 mois, 97 50 0/0 pour les Bons à 6 mois et 95 0/0 pour les Bons à un an, tandis que leur remboursement s'effectue au pair de 100 0/0.

Aucun placement temporaire ne peut mieux convenir aux capitalistes qui ne veulent pas immobiliser leurs disponibilités. Il se recommande en outre, par la sécurité, la variété des échéances rapprochées, un rendement rémunérateur et le patriotisme soucieux de fournir à la Défense Nationale les ressources qui lui sont nécessaires pour le triomphe final.

La Bourse de Paris

DU 2 MAI 1917

Il n'y a rien de particulier ni d'intéressant à signaler aujourd'hui concernant la tenue générale du marché, qui reste orienté vers la fermeté. Notons seulement une accentuation de la reprise dans le groupe espagnol, où l'Extérieure s'avance à 103,45, et le raffermissement des valeurs russes, rentes et industrielles. Par ailleurs, nos rentes sont bien tenues : le 3 0/0 à 81,50, le 5 0/0 à 87,50. Les établissements de crédit sont calmes, de même les grands Chemins français, parmi lesquels le Nord s'inscrit à 1300, l'Orléans à 1090. En sympathie pour leur rente, les lignes espagnoles s'améliorent, notamment le Nord-Espagne à 425. Transactions très restreintes sur cuprifères. Sur le marché en banque, les valeurs de caoutchouc se tassent légèrement, pétrolières peu modifiées.

CHANGES

Londres, 27 1/2 ; Suisse, 110 1/2 ; Amsterdam, 235 ; Petrograd, 162 ; New-York, 570 ; Italie, 81 1/2 ; Barcelone, 629.

METALLS A LONDRES

1 tonne de 105 kilos : Orfre Chiff. d'ap. 130, 100, 3 mois 125 1/2, électrolytique, 140 ; étain, 235, 100, 3 mois 230 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; argent d'once, 37 1/2, 3/8.

LE "TIP" remplace le Beurre

Ann. Pétrole 82 X Hambourg 1915 le 1917.

LES COURS

— S. A. R. la duchesse de Vendôme a quitté Cannes pour rentrer à Neuilly-sur-Seine.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. M. le roi d'Espagne a signé le décret nommant ambassadeur, à Buenos-Ayres, don Pablo Soler Guardiola, qui remplissait ces fonctions par intérim depuis la transforma-



M. QUINONES DE LEÓN

tion en ambassade de la légation d'Espagne en Argentine. Don José Quinones de León, ministre plénipotentiaire de 1^{re} classe, est promu à la charge de conseiller d'ambassade à Paris.

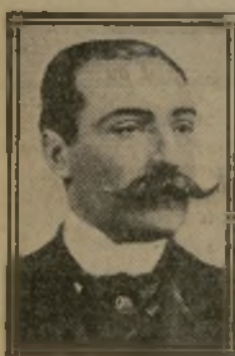
— S. Exc. l'ambassadeur de Russie va rejoindre pour quelques jours, à Biarritz, Mme Isvolsky, qui s'y trouve actuellement.

INFORMATIONS

— La Société Les Amis de la France, d'une manière très opportune, porte en ce moment ses efforts vers les Etats-Unis. Tout récemment elle recevait, chez Mme la marquise de Noailles, S. Exc. M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, et Mme Sharp, entourés par les membres les plus éminents de la colonie américaine à Paris. La Société française apprendra avec plaisir et reconnaissance qu'un comité similaire groupera, aux Etats-Unis, les Amis de la France sous la présidence de M. Robert Bacon, naguère ambassadeur à Paris, et de Mme Reid, femme de l'ancien ambassadeur à Londres.

CITATIONS

— Parmi les citations à l'ordre de l'aéronautique de l'armée, nous relevons :



M. J. MEYRONNET DE SAINT-MARC

De Boyer de Fonscolombe de Meyronnet de Saint-Marc (Philippe-Jacques), officier de cavalerie, détaché dans l'aéronautique, lieutenant à la 53^e Cie automobile d'aéroscopiers, en campagne : "Officier d'une très haute valeur morale, a toujours fait preuve du plus profond mépris du danger ; s'est dévoué sans compter jusqu'au jour où il a dû être évacué."

MARIAGES

— Le chanoine Reymann a béni, avant-hier, dans l'intimité, le mariage de M. Raymond Petit, sous-officier au 54^e régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Marguerite Rousseau. Le Saint-Père avait envoyé sa bénédiction aux jeunes époux.

NAISSANCES

— Mme Lelièvre de Zarembo a donné le jour à un fils : Jean-Christophe.

BIENFAISANCE

— Les amateurs d'œuvres d'art auront bientôt la bonne fortune de visiter une des plus belles collections de tableaux modernes de l'Ecole 1830 de Paris.

Mme Ferdinand Blumenthal qui, depuis le début de la guerre, a si largement manifesté sa générosité, a eu l'heureuse initiative d'ouvrir son hôtel de l'avenue du bois de Boulogne, du 15 au 26 mai, au profit des Populations des territoires reconquis.

Le prix d'entrée pour la visite de la collection est fixé à 5 francs. Des cartes d'abonnement à 20 francs donneront droit au dit offert par Mme Blumenthal, le 15 mai, jour du vernissage.

DEUILS

— On annonce la mort, à l'âge de dix-huit ans, de M. Maxime Kratz, aspirant au 10^e d'artillerie, tombé au champ d'honneur le 30 avril.

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant-colonel Jean Duriez, commandant le régiment de marche de la Légion étrangère en France, tombé glorieusement le 18 avril. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Du capitaine de cavalerie Paul Brault, détaché dans les tanks, mort pour la France, le 10 avril, à trente-huit ans. Il était le fils de feu le général Brault, ancien chef d'état-major de l'armée, et de la générale, née Darthenay.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Le comte Foy vient de quitter Nice.

— Le préfet a reçu de M. Sanford Salus, citoyen américain, la somme de 1.000 francs pour acheter du tabac et des objets d'utilité pour les soldats du front.

— Sont nouvellement arrivés à Nice : M. Maurice Dumort, député ; le comte et la comtesse Fernandez Nefina ; M. Tumbitch, inspecteur du ministère serbe ; M. Sharnad, attaché naval japonais à Rome ; Mme de Montowinn, le capitaine Zanguedonah, du génie belge, etc., etc.

B L O C - N O T E S

SAVEZ-VOUS où est le secteur 192 ?
Moi, je n'en sais rien, et si je le savais je ne le dirais pas, afin de ne pas éveiller une censure qui s'en va dormant. Mais peut-être le ministre de l'Intérieur parviendra-t-il aisément à découvrir ce secteur-là. Alors, il ne saurait mieux faire que d'y envoyer un commissaire de police.

Voici, en effet, ce que m'écrit un soldat :
« Je suis dans ce secteur depuis environ vingt jours. Lorsque nous sommes arrivés, le vin coûtait 1 fr. 40 le litre. Le même jour, le prix en était monté à 1 fr. 80 et le lendemain 2 fr. 20, le prix qu'il coûte maintenant.

« Je serais heureux si vous pouviez me renseigner sur cette chose-là et la faire paraître, de manière que les gens de l'arrière sachent de la manière dont on vole les soldats et les moyens d'y remédier.

« Recevez, etc... »
Cette lettre, dont j'ai soigneusement respecté le texte, n'apprendra rien à personne. Tout a été dit sur les mercantis et sur les exploités des soldats. On a même essayé de prendre des mesures. En certains secteurs, on rencontre, m'a-t-on assuré, des bazars roulants. Ailleurs, des officiers entrepreneurs ont fondé des coopératives.

Mais le mercanti se rit de ces initiatives locales. D'un bout de nos lignes à l'autre, il règne sans conteste. Ah ! que le soldat est patient ! Il s'indigne tout bas et paie le voleur. En voici un qui écrit à son journal, mais à côté de lui mille autres se taisent. Et on n'a pas encore entendu dire qu'une seule baraque ait été démolie par quelque compagnie un peu échauffée.

2 fr. 20 le litre de vin : le prêt de neuf jours ! Et le marchand n'éprouve pas plus de crainte que de honte. Il sait qu'on ne lui fera rien, que personne ne lui fera rien, ni le soldat qu'il exploite, ni personne.

Oui, vraiment, le ministre devrait bien envoyer un commissaire de police. Au besoin, le moindre gendarme suffirait. On empoignerait le marchand et on le conduirait devant un tribunal.

Je ne me fais pas d'illusions. Peut-être les juges ne trouveraient pas dans leur code un texte favorable à la condamnation. Le mercanti serait acquitté. Eh bien, le mercanti serait acquitté. Mais, après une petite douzaine d'acquittements, une nouvelle loi se ferait toute seule.

Elle naîtrait de l'indignation et du scandale universels. Nous protestons à l'arrière, parce que la vie est chère. La mort, à l'avant, est plus chère encore. On augmente la solde des troupes : le mercanti va pouvoir augmenter ses prix.

Louis LATZARUS.

Hohenzollern et Colonna

Le prince Prospero Colonna di Sonnino, maître de Rome et sénateur, qui préside la commission parlementaire italienne arrivée ce matin à Paris, appartient à l'une des plus anciennes et des plus illustres familles du monde entier.

Le faste et le luxe y sont traditionnels. Et un Allemand même en fut un jour ébloui. Lorsque Frédéric III, père de Guillaume II, et qui n'était encore que kronprinz, vint à Rome rendre visite au roi Humbert, il alla dîner chez le prince Giovanni Colonna, père de notre hôte d'aujourd'hui.

La réception fut si somptueuse, qu'en prenant congé du prince et de la princesse le futur kaiser leur dit :

« Quand vous viendrez à Berlin, vous voudrez bien me faire l'honneur d'accepter mon hospitalité. Seulement, je dois m'excuser d'avance : ma réception ne sera pas aussi magnifique que la vôtre. Mais, vous êtes un

prince romain, et je ne suis qu'un kronprinz allemand. »
Il est vrai qu'à côté d'un Colonna un petit prince allemand, même après que la fortune lui a posé sur le front une couronne impériale, n'est qu'un parvenu.

Probité

Hier, devant la gare Montparnasse :
Un monsieur vend un produit pour rendre la chevelure luxuriante. Près de lui, trois femmes sans chapeau montrent, épinus sur leurs épaules, les plus beaux cheveux du monde :

« Mesdames, messieurs, les trois honorables personnes que vous voyez se sont servies de ma lotion ! »

Les « promeneuses » passaient vite, car c'était l'heure du repas, et elles étaient beaucoup plus préoccupées de la soupe que des cheveux.

Mais un brave soldat, qui allait prendre le train, s'arrêta, médusé, devant le parleur en plein vent. Il ôta son casque, découvrit un crâne parfaitement chauve, et déclara avec un bon sourire :

« Donnez-moi un flacon ! C'est ma femme qui sera étonnée quand je reviendrai la voir ! »

Le marchand était honnête et patriote. Il dit :

« Ce n'est pas pour vous, ces machines-là. Et il ne donna pas le flacon miraculeux.

PETITS COMMUNIQUES

GRAND-PÈRE. — Sur la colline rapiécée, contre un peuplier, il y a une petite maison ; contre la maison, un banc de pierre. Depuis toujours, grand-père est sur ce banc...

La guerre est à deux pas. Sans avoir l'air, tirant sur sa courte pipe, il l'écoute, la regarde...

L'autre jour, comme il poussait sa charrue, une marmite à éclaté, qui a retourné la terre ; une seconde est arrivée, sifflant comme un gros oiseau. Grand-père n'avait pas lâché les mancherons... Tout de même, à la troisième, il a mis ses mains dans ses poches, disant :

« Ça y est ! les v'là qui m'labourent mon champ ! »

Grand-père, aussi, a deux grands bœufs dans son étable, deux grands bœufs blancs tachés de roux. On les a réquisitionnés. Depuis, grand-père s'en désintéresse ; il les laisse dehors, la nuit, au froid...

— Bon, dit-il, puisque c'est pour faire de la viande frigorifiée...

LINOTES. — Les voici, de nouveau, quelques-unes, autour d'une théière vaporeuse, à cliquer éperdument. Elles s'accompagnent sur les tasses, avec de petites cuillères de vermeil.

— Du sucre en morceaux ? Quel luxe ! — Parce que c'est vous ! Préférez-vous le cristallin ?... J'ai aussi du sucre roux, mais je ne le sors que lorsqu'il y a un député ou un ministre...

— C'est de la raffinerie ! — On ne saura jamais si c'est un mot, ou une énormité.

— Ma chère, j'ai mangé, chez Jordaine, des gâteaux particulièrement délicieux ! — *« Ça a-t-elle pas d'être ! »* — C'était mardi !

Ceci dit, avec une charmante inconscience, elles sautent sur une autre tuitité. — MARCEL ARNAC.

Rossignols

Les pharmaciens sont bien ennuyés. Ils viennent de recevoir un avis du fisc. Le fisc entend qu'ils déclarent combien de flacons et de boîtes de « spécialités » ils détiennent dans leur officine. Après quoi il leur enverra, moyennant argent, bien entendu, autant de vignettes qu'il faudra pour qu'aucun flacon et aucune boîte n'en soient dépourvus.

Or, les pharmaciens ne demandent pas

mieux que de faire payer cette vignette aux acheteurs. Mais la pensée de la payer eux-mêmes leur est insupportable.
Et il y a, sur leurs rayons, toutes sortes de pilules, de liniments, de granules et de potions dont les malades ne veulent pas. Ce sont des médicaments démodés, ou qui n'ont pas réussi. Une santé qui était bonne pour une mère, mais qui ne nous convient point. Des drogues qui furent efficaces jadis, et qui ne guérissent plus. Des rossignols, quoi !

Il est singulier de penser qu'il y a des rossignols en pharmacie comme en couture, des pilules démodées comme de vieux boutons de manchettes, mais enfin la fait est là. La pharmacopée a ses inventeurs.

C'est pourquoi les pharmaciens gémissent, lèvent les bras au ciel et disent : « On nous ruine !... »

Le repos profitable

Ce n'est pas à l'arrière seulement qu'il fait beau. Il fait beau sur le front aussi et les soldats aimeraient bien sortir de leurs trons.

Hélas ! seuls, les artilleurs, lorsque leurs pièces sont un peu éloignées de la ligne de feu, peuvent se hasarder au soleil. Cela ne veut pas dire qu'ils oublient l'ennemi. Pour preuve, celle lettre d'un jeune officier :

« Notre observatoire situé sur une hauteur domine toute la plaine. Hier, dans l'après-midi, comme je me réchauffais au soleil, j'ai vu un train « boche » filer au loin à toute vitesse. Un coup de téléphone à la batterie et on a tiré aussitôt dessus. Au troisième ou quatrième obus, nous avons eu la joie de voir le train s'arrêter et tous les voyageurs, mécanicien en tête, s'enfuir à toutes jambes, derrière les talus voisins.

« C'était à mourir de rire de voir ça dans le rond de sa jumelle. »

Et le jeune officier conclut avec philosophie :

« Ce sont les menues joies de l'artilleur. »

L'écrin de Pandore

C'est un mot de gendarmerie, digne d'illustrer la collection de Courleline.

Joseph Leroux, le chansonnier qui vient de mourir, était très gros. Et sa colossale ventripotence était légendaire à Montmartre.

En septembre 1914, quand les auxiliaires, exemptés et réformés durant se faire inscrire pour passer la visite prévue par le décret Millerand, Joseph Leroux songea à bénéficier de la disposition exemptant de l'examen médical les « obèses » qui produisaient un certificat. Il se présenta donc à la gendarmerie pour réclamer son attestation d'obésité.

— Que voulez-vous ? lui demanda le brigadier.

— Un certificat d'obésité, fit le chansonnier.

Et frappant, non sans fierté, sur son abdomen, il ajouta :

— Gendarme, ça pèse 148 kilos !

« Fichtre ! répondit le brigadier.

Mais, ayant tortillé sa moustache, il objecta :

— Que vous pesez 148 kilos, c'est possible. Mais qu'est-ce qui me prouve que vous êtes obèse ?

Une reprise

Les mottes de beurre disparaissent dans la pleine lumière des écrieries : un geste de M. Violette vient de leur rendre leur place sur le marbre des comptoirs. Depuis plusieurs mois, elles étaient reléguées en des placards clandestins, dans le mystère des arrière-boutiques, et n'en sortaient que par minuscules parcelles : un quart, voire un demi-quart.

Parce que nous fumes privés de leur aspect incontestablement décoratif, ces blocs dorés nous semblaient plus appétissants. La ménagère s'émerveille :

— Vous avez enfin du beurre !

Mais le marchand apaise d'un mot cet enthousiasme :

— On en trouve un peu plus facilement, mais il est horriblement cher.

Puis il gémît sur les difficultés des transactions commerciales. Car, depuis que le négoce existe, et quel que soit le taux de ses bénéfices, le négociant se plaint de la gêne des temps... On n'a jamais su exactement s'il s'agitoyait sur la clientèle ou sur lui-même.

LE PONT DES ARTS

Depuis de très longues années, nous n'avions rien lu de M. Paul Valéry et voici qu'il va publier un poème : la Jeune Parque. Les lettrés n'ont point oublié, malgré le temps, les joies particulièrement subtiles qu'ils éprouvaient à la lecture de ces étonnantes spéculations à la fois lyriques et philosophiques qui, chaque mois, paraissaient dans le Mercure sous le titre de « Méthodes », et de ces vers ébranlement insinuants, musicaux, déliés, qu'ils n'eurent hélas ! jamais le plaisir de voir réunis en volume. Paul Valéry ! c'est toute la jeunesse des temps du symbolisme que ce nom, soudain, évoque...

La Société des Amis des artistes organise, pour le 9 mai, une exposition d'un caractère particulièrement élevé : un certain nombre de toiles du célèbre peintre Villegas, directeur du musée de Prado, à Madrid, seront réunies à la salle du Jeu de Paume. Ces œuvres, inspirées par le Dadaïsme, seront certainement appréciées pour leur mérite propre et aussi pour la délicate réponse française que leur présentation à Paris constitue au moment où Barcelone acclame tant de nos artistes. L'exposition Villegas a été organisée sur le désir et avec l'autorisation du roi Alphonse XIII.

Ceux qui cherchaient encore dans leur cœur des raisons d'excuser l'Allemagne d'aujourd'hui en pensant à la fameuse vieille Allemagne d'autrefois, la gothique Allemagne des châteaux des bords du Rhin et des cathédrales, perdront mais après tout tant mieux ! leurs dernières illusions en lisant le livre de M. Emile Mils : L'Art allemand et l'art français du Moyen-Âge. L'auteur archéologue y procède étonnamment qu'un bémol s'élève comme au vingtième siècle les Boches n'ont jamais su que nous copions. Rien de plus normal alors que ce désir de détruire, ensuite, les originaux...

C'est demain vendredi qu'aura lieu, au Théâtre-Français, la répétition générale des Noces d'argent, du délicat poète Paul Gervilly, l'auteur de *Tout et moi*, et de *la Guerre, madame*. Nous ne croyons pas inopportun de rappeler que cette pièce avait été jouée en 1915 et qu'on allait la faire passer au moment même où éclata la guerre. Ce n'est qu'un détail, si l'on veut, mais il a son importance.

Nous avons rencontré aujourd'hui l'aimable arivain. C'est plaisir de voir combien la popularité des auteurs dramatiques, avant la première, est devenue attentive, discrète. Il y a une nervosité de guerre, madame...

LE VAILLEUR.

Le Triomphe

Chez les Desmarests de Saint-Gond.
Il est une heure et demie. Mme Desmarests de Saint-Gond, en robe de chambre, va et vient dans l'appartement.

UN PETIT VALET DE PIED (qui a plus de l'air d'un petit valet de ferme). — C'est un' dame !... qui vient pour un' visite...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (horrifiée). — A cette heure-ci... Elle n'a pas dit son nom ?...

LE PETIT VALET DE PIED. — Mais si, elle s'appelle Mme Bonmar...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Vous voulez dire Mme Montbard ?...

LE PETIT VALET DE PIED (paisible). — C'est bien possible !...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (de plus en plus horrifiée). — Faites-la entrer... (A Mme Montbard, qui entre, l'air affairé et important.) Je vous demande pardon de mon costume... (pointue), mais, comme je ne reçois qu'à partir de quatre heures, je...

M^{me} MONTBARD. — C'est moi qui vous demande pardon de venir à cette heure-ci. Mais je tenais à vous dire que je crois que nous ferions bien... et pour ma part j'y suis absolument décidée... de ne plus recevoir Mme de La Démolition... C'est une femme à ne pas fréquenter...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (geste d'indifférence). — Oh ! Vous savez, j'ai la manche très large... je ne m'occupe pas du tout de la conduite des gens...

M^{me} MONTBARD. — Moi non plus... D'ailleurs, on dit qu'elle va épouser M. de Louèche... (Air mystérieux.) Mais il ne s'agit pas de ça...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Oui... je sais aussi que M. d'Horty, M. des Ramiers, M. de Foligny et le général Lapogne prétendent que c'est une Boche qui...

M^{me} MONTBARD (air de plus en plus important et mystérieux). — C'est pas non plus ça... Mais voilà... J'ai découvert que nos maris lui donnent de l'argent pour faire des choses malpropres...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (abrutie). — ... ? ... ? ... ?

M^{me} MONTBARD. — Parfaitement !... J'ai trouvé tout à l'heure, dans le tiroir de mon mari, un papier par lequel on s'engage à verser à Mme Iscult-Morgane, baronne d'Alba de La Démolition, la somme de vingt-cinq mille francs, le jour où la commission des vivres de guerre aura accepté nos comprimés de mouton...

An bas du papier, M. Montbard a ajouté : « Copie du traité, fait sur papier timbré, que nous avons signé, Saint-Gond et moi, le 2 mars 1917... » Voyez-vous cette gosse ?...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (qui est plus rompue aux affaires). — Mont Dieu, il n'y a pas là de quoi s'indigner si fort !...

M^{me} MONTBARD. — Attendez donc !... A ce traité est jointe une lettre de votre mari, qui explique au mieux ce qu'est elle qui doit cuisiner Trucard... Or, je ne sais pas si vous devinez ce que signifie cette expression « cuisiner Trucard » ?... mais moi... (les yeux baissés) je crois que...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Moi aussi... (Elle rit.)

M^{me} MONTBARD. — Vous avez de la chance de prendre tout ça gaiement... M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Quoi « tout ça » ?...

M^{me} MONTBARD. — Ben, toutes ces perles successives d'argent...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Pour l'instant, il ne s'agit pas encore d'argent perdu...

M^{me} MONTBARD. — Comment, il ne s'agit pas d'argent perdu ?... Et ces nouveaux vingt-cinq mille francs donnés à cette grelinde ?... Est-ce que ça n'est pas une somme perdue ?...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Elle est tout au plus risquée... Et, vous savez... (Elle rit.) Qui ne risque rien n'a rien !...

M^{me} MONTBARD. — J'en ai soupé, des proverbes !... Quand je pense qu'on aura perdu sept cent mille francs avec ces mauvais comprimés de mouton de malheur !...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Permettez ?... Si la commission les accepte, ce sera une affaire superbe... (M^{me} Montbard hausse les épaules.) Parfaitement !... Oh ! ce n'est pas parce que c'est mon mari qui a eu l'idée des comprimés de mouton, et qui en a trouvé la formule... Mais si ça réussit, c'est un triomphe !...

M^{me} MONTBARD (ragée). — Oui, mais ça ne réussira pas... Et même, une supposition que, par impossible, ça réussisse, qu'est-ce que ça rapporterait, selon vous ?...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — M. de Saint-Gond m'a dit que si on commande pour un million de comprimés de mouton, nous gagnerions neuf cent quatre-vingt-quinze mille francs nets, puisque la fabrication coûte fort peu de chose...

M^{me} MONTBARD (un peu ragée). — Autant dire rien...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Autant le dire... D'ailleurs, nous serons fixés tout à l'heure, car, pour ça ou pour autre chose, la commission doit se décider aujourd'hui...

M^{me} MONTBARD (terrifiée). — Aujourd'hui !...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Parfaitement...

M^{me} MONTBARD (agile). — Vous ne savez pas ce qui m'agace le plus, dans tout ça ?... C'est de penser que cette sale femme va toucher ses vingt-cinq mille francs...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Comme elle ne les touchera que si l'affaire

CE QUI DEVRAIT ÊTRE... par Ellidon Hover



... Si la répartition était équitable.

(Life)

est faite, ça sera une consolation...
M^{me} MONTBARD. — C'est vrai... Je n'y pensais pas...
LE PETIT VALET DE PIED (il s'avance portant une carte sur un plateau). — Madame... C'est un monsieur qui veut absolument voir monsieur le comte...
M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Voyons cette carte... Samuel Larmiteux... Connais pas...
LE PETIT DOMESTIQUE. — Il veut parler à monsieur le comte... Il a demandé à monsieur... J'ai dit à monsieur comment qu'il a dit... était arrivé... Un autre que c'est qui doit venir aussi, y paraît...
M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — C'est bon... Faites entrer dans le cabinet de M. le comte... (A Mme Montbard.) Ça doit être pour l'affaire...
M^{me} MONTBARD. — Mon Dieu...
M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (elle se lève et va à une porte). — D'ici, on entend tout ce qui se dit dans le cabinet de mon mari... Et même, en étant la clef, on voit très bien par le trou de la serrure ce qu'il s'y passe... (Elle retire la clef et colle son œil au trou.) Il est plus qu'il n'y a dit... Ah... voilà l'autre... Tiens... C'est M. Wollustling... Il doit connaître la décision de la commission...
M^{me} MONTBARD. — Ah! mon Dieu... J'ai les jambes en coton...
M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Pchttt!!! (Elle lui fait signe de se taire et applique son oreille contre la porte.)
**
(Dans le cabinet de M. Desmarests de Saint-Gond.)
WOLLUSTLING (il entre en trombe). — Eh bien?...
LARMITEUX. — Eh bien, c'est un four... Trucard n'a rien obtenu...
WOLLUSTLING. — Non... pas possible... (Air consterné.) Tu as vu Lagrath?...
LARMITEUX. — A l'instant... Il avait attendu Trucard... (Il ouvre une boîte qui est posée sur le bureau.) Voilà des cigares... (Il envoie un baiser du bout des doigts.)
WOLLUSTLING. — Comment le sais-tu?...
LARMITEUX. — Tu oublies que le professeur Lalah-Itouski, de Cracovie, est traité dans les meilleures maisons... (A Wollustling qui allait prendre un cigare en lui relevant brusquement la boîte.) Ah! ben, non, tout de même...
WOLLUSTLING. — Tu deviens bien chatoilleux... (Insolent.) Tu as donc de quoi?...
LARMITEUX. — Si on te l'demande, tu diras qu't'en sais rien... (Il s'assoit.)
WOLLUSTLING (il fait les cent pas dans le cabinet). — Tu vas voir qu'il ne rentrera pas, ce cochon-là... (M. Desmarests de Saint-Gond paraît, regarde, la mine longue d'une aune.) — Ah! je vois à votre tête que vous êtes déjà renseignés...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND (aspect tassé et cotonneux). — Oui... (Un silence.) C'est une porte sèche de sept cent mille...
LARMITEUX. — Si encore on avait eu le temps de revendre... même avec une perte considérable, bien entendu... ayant que la décision ne soit connue... Mais y a pas mèche... Dans une heure tout le monde sera au courant...
WOLLUSTLING. — Il est inouï que Trucard n'ait pas réussi... Trucard qui fait tout ce qu'il veut... surtout en ce moment, où sa campagne soi-disant patriotique pour l'armement lui fait une sorte de popularité...
LARMITEUX. — Une popularité parmi les gens du monde à côté... ou les poires de la politique... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je dis tout ça, car je suis très surpris aussi de son échec...
WOLLUSTLING. — Si c'est pas rageant, hein?... S'être décarcassé pour faire accepter cette cochonnerie et, lorsqu'on croit n'avoir plus à s'occuper de rien, échouer au port...
LARMITEUX. — C'est le cas de le dire...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Pourquoi est-ce le cas de le dire?...
LARMITEUX. — Parce que les minuscules parcelles de viande qui entrent dans la composition de vos comprimés de mouton, sont précisément du porc...
WOLLUSTLING (il se lève). — Eufin... c'est à recommencer!... (A M. Desmarests de Saint-Gond, la main tendue.) A une autre fois...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND (hargneux). — Ça n'est guère tentant!... (A M. Montbard qui entre.) Quel coup, hein?...
M. MONTBARD (air relativement tranquille). — Vous le savez déjà?...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Oui, par Lagrath d'abord... que j'ai été voir à la Chambre... et par ces messieurs ensuite...
M. MONTBARD (air modeste et avantageux à la fois). — Il y a un malin... Ça, c'est de l'histoire ancienne!... J'ai cru que vous saviez déjà que j'ai trouvé à revendre... et que j'ai revendu...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND (il se dresse d'un jet). — Comment ça?...
M. MONTBARD. — Un hasard... la vraie vaine... Je dis à d'Aubagne : « Si nous pouvions seulement prendre à cent cinquante mille?... » Il me répond : « Si ça vous va, c'est fait... j'ai une poire pour ça... » Alors, j'ai vendu fillico...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Vende, vende... (Incrédule.) C'est fait?... (M. Montbard fait signe que oui.) C'est toujours cent cinquante mille francs de récupérés?...
M. MONTBARD (avec fierté). — Ça vaut mieux que rien...
LE PETIT VALET DE PIED. — C'est M. le sénateur Trucard qui demande monsieur le comte au téléphone...

(M. Desmarests de Saint-Gond se précipite dans l'antichambre et rentre un instant après, rouge comme une tomate, l'air éperdu.)
M. MONTBARD (inquiète). — Qu'est-ce qu'il y a encore...
M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Refais!... Trucard me dit qu'il triomphe... que la commission est devenue sur sa décision et qu'on va nous faire une commande de douze cent mille francs...
M. MONTBARD. — Et j'ai vendu!... C'est épouvantable un pareil coup!...
LARMITEUX (paisible). — D'autant plus que c'est Trucard qui le fait, le coup!...

M. MONTBARD et M. DESMARETS DE SAINT-GOND (terrifiés). — Oh!... LARMITEUX. — Réfléchissez!... Ça ne fait pas question... (Effondrement général.)
Dans le salon :
M^{me} MONTBARD (A Mme Desmarests de Saint-Gond). — Ce qui me console, c'est que la Démolition ne touchera pas son pot de vin...
M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Mais si!... puisque, si ce que vous dites est exact, il suffit, pour qu'elle touche, que la commission accepte les comprimés de mouton...
M^{me} MONTBARD (effondrée). — ...
GYP.

TRAVESTI DE GUERRE

Histoire authentique des Sœurs de Roye et d'un petit soldat grièvement blessé.

La vague de l'invasion déferlait sur nos départements du Nord : les Allemands pénétrèrent à Roye le 30 août 1914 et y séjournerent d'abord jusqu'au milieu de septembre.
L'ennemi ayant quitté Roye, les Français y revinrent ; la lutte continua et, le 22 septembre, les Allemands bombardèrent la petite ville. Par prudence, les Français obligèrent sa population à se retirer vers Montdidier. Des 5.000 habitants, il ne demeura que les autorités, quatre cents infirmes, neuf sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui dirigeaient l'hôpital et leurs orphelines.
En octobre, les Allemands réoccupèrent Roye, et un long temps s'écoula sans que l'on apprît rien des Sœurs, exposées à tant de dangers. Au mois de décembre seulement, une lettre datée d'Allemagne en donna des nouvelles.
Six d'entre elles, captives à Aix-la-Chapelle, allaient être transportées dans la prison de Siegburg. Leur crime ? Elles avaient tenté de faciliter l'évasion d'un soldat français.
Au moment du second abandon de Roye, les Français emportèrent leurs blessés, sauf un jeune soldat grièvement atteint dont on diagnostiquait la fin prochaine, et que les Sœurs gardèrent à l'hôpital sans le déclarer à la Kommandantur, souvent cruelle envers nos malheureux compatriotes.
Les Allemands amenèrent bientôt d'autres blessés que les religieuses soignèrent à l'entière satisfaction des nombreux majors teutons. Mais le jeune Français, qui bénéficiait aussi de ces soins experts, allait de mieux en mieux, se rétablissait, pouvait se lever et rendre à ses bienfaitrices tous les services en son pouvoir.
Maintenant, les nôtres attaquaient vigoureusement ; un jour de bombardement intense, on dut transporter les blessés en dehors de l'hôpital. On fit bien : quelques heures après il était en flammes. Les Sœurs s'étaient réfugiées dans les caves avec les orphelines et le jeune soldat, leur précieux auxiliaire.
Elles y restèrent deux jours de réclusion complète, presque d'immobilité, se nourrissant de pommes de terre le matin, à midi et le soir.
Le troisième jour — un dimanche — elles se hasardèrent à sortir, et, comme la bataille se livrait en dehors de Roye, elles purent assister à la messe et, saines et sauvées, regagner la cave, demeurer des Sœurs et de leurs protégées pendant de longues journées.
Or, deux faits éveillèrent les soupçons des Allemands : d'abord, chaque fois qu'ils préparaient une offensive, chaque fois que l'état-major changeait de domicile, les Français semblaient en être prévenus. Car, ou ils étaient sur leurs gardes, ou ils envoyaient leurs obus sur le nouveau logis.
D'autre part, un journal français publia, que, lors de la première occupation de Roye, des religieuses avaient caché des soldats anglais. Le renseignement n'était pas exact : c'est à Louvencourt que des religieuses coopèrent au sauvetage de quelques tommies.
Mais par suite soit des coïncidences de plusieurs tentatives d'attaque avortées, soit de l'ignorance, la révélation, les Sœurs devinrent suspectes aux Allemands qui désignèrent souvent dans leur retraite s'assurer s'il ne s'y trouvait ni soldats ennemis, ni téléphoniste.
Les Sœurs se concertèrent, résolurent de ne porter de rien à la supérieure, pour ménager la faiblesse de ses quatre-vingt-dix ans, et de continuer comme par le passé leur rôle protecteur envers le pauvre soldat. Lui chercha bien à s'enfuir, il n'y réussit pas ; par contre, il échappait mieux aux perquisitions qui se multipliaient. Un jour, il a juste le temps de saisir la pèlerine d'une orpheline et de s'en couvrir la tête et le haut du corps. Un autre jour, il sort du côté de la cave opposé à celui par où pénétraient les inspecteurs et peut disparaître, topi derrière un buisson.
Mais voici que le chef allemand vient à guigner d'évacuer l'hôpital souterrain, la ville et de se rendre à Nesle.
C'est là que le soldat va être découvert car il faut sortir un grand soldat ; on essaya bien de le vêtir d'un costume d'orpheline, mais il est de haute taille et la robe flote au-dessus de ses genoux.
Alors, une sœur — sœur Madeleine — propose de l'habiller en fille de la Charité. La supérieure fait des difficultés ; mais le temps presse, il y a de la vie d'un Français ; l'hésitation est vaincue, et au lieu de neuf sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, on en voit dix qui défilent, dont une plus grande que ses compagnes, et excessivement modeste. Le voyage s'effectue heureusement, et les sœurs arrivent avec tout leur personnel à l'hôpital de Nesle.
Y eut-il dénonciation ou imprudence ? Peu de temps après, les religieuses eurent ordre de se présenter devant un chef qui, très affectueux, déclara :
— Il y a ici un soldat français.
Le jeune homme se fit immédiatement connaître, et sœur Madeleine dit aussitôt qu'il n'y avait qu'une coupable : qu'ayant seule déguisé le soldat elle priait qu'on lui laissât libres ses compagnes, innocentes du subterfuge.
Le chef signala :
— Vous et les sœurs, vous pouvez vous attendre à être fusillées ; quant à vos Sœurs, elles seront toutes punies.
Bientôt le soldat était ramené à Roye où

les Allemands lui faisaient reconstruire ses différentes négrigations et les divers incidents de la cave. Puis, lui bandant les yeux et l'adossant à un mur, un officier dit à voix haute qu'il allait être passé par les armes.
Quoique enchaîné, le condamné réussit à soulever son bandeau et, très digne, répliqua :
« Un Français n'a pas peur de la mort ; il sait la regarder en face. »
Comment les Allemands furent-ils émus de la manifestation d'un courage qui ne devait plus les étonner ?
— Vous, brave! s'écria leur chef ; vous, pas fusillé !
A quelques jours de là, en compagnie des Sœurs, il était traduit devant le conseil de guerre. Interrogé séparément, les accusés ne purent que répéter ce qu'ils avaient dit déjà. La supérieure et l'une de ses compagnes, âgées de soixante-seize ans, obtinrent, vu leur grand âge, la faveur de rester à Nesle ; la Sœur chargée des orphelines bénéficia du même privilège. Les autres religieuses durent suivre en Allemagne, pour y être internées ; Sœur Madeleine et le soldat furent condamnés à douze ans de prison.
Les grandes orphelines mêmes s'entendirent infliger la peine de quelques jours de réclusion. A Aix-la-Chapelle, un prêtre prit en main la cause des captives, démontrant la disproportion du châtiment avec l'infraction aux règlements commise.
Il fut écouté ; au printemps suivant, les Sœurs regagnèrent signification de leur grâce. Ainsi prit fin le dent de justice qui n'augmentait point la renommée des juges allemands. — Jean RENAUD.

LES THÉÂTRES

« LA FIANCÉE DU LIEUTENANT » A L'APOLLO

L'Apollo, avec un succès constant, se spécialise dans l'opérette légère où la note tendre alterne avec la note comique.
Surtout, dans la *Fiancée du Lieutenant*, qui parle et agit grâce à la fantaisie de M. Francis Gally, et chante, roucoule, vocalise, grâce à la musique de M. Henri Goublier fils.
Le livret, sentimental et vaudevillesque comme il sied ici, exige d'elle du mouvement et mieux encore de l'entrain, et la partition alerte et joyeuse l'accompagne à travers vingt péripéties se succédant en passant l'un.

M^{me} MARIETTE SULLY
ne par-dessus l'autre comme des enfants qui jouent à saute-mouton.
C'est Mlle Mariette Sully qui remplit avec tout son talent et toute sa gaité, ce rôle de fiancée d'opérette, et elle se montre si animée, si spirituelle qu'on l'excuse d'être grippée le jour de la première. M. Raoul Villot assaisonne ces trois actes d'un élément burlesque — piment du rire — qui oblige la salle à applaudir fréquemment. M. Alphonse Massari, habitué du succès, est excellent. M. Victor du Pond est plein de qualités.
Chansons encore Mme Valentine Raully et terminons par Mlle Clara Tembour, qui a de la jeunesse, des jolies, de la voix, et qui sait user de ces dons comme si danser, chanter et trépidier étaient un des bonheurs extrêmes de la vie courante. — ROGER VALBELLE.

Opéra. — Dimanche, M. Franz interprétera le rôle de Samson, et Mme Royer celui de Dalila dans le chef-d'œuvre du maître Saint-Saëns.

Odéon. — L'Odéon donnera aujourd'hui, en matinée, à 2 h., une représentation de *Phédre*, avec la musique de Massenet. (Orchestre des Concerts Montaux, sous la direction de M. A. Paré). Le spectacle sera complété par *La Chércheuse d'esprit*.

Comédie-Française. — Demain vendredi, à 1 h. 30, répétition générale, *Les Noces d'argent*, comédie en 4 actes, de M. Paul Gaudy. Samedi soir, à 7 h. 45, première représentation.

Capucines. — Aujourd'hui, à 2 h. 30, matinée de *Où Camp-l'on ?* Aux Capucines, revue de Rip ; au-dessus de l'entresol, comédie.

Bienfaisance. — Ce soir, à 8 h. 30, au Casino Montparnasse, rue de la Gaité, soirée de gala au bénéfice de la Société de Secours-Mutuels et de l'Association des Artistes des Concerts, Cirques et Music-Halls. Tous les artistes au programme.

— Une matinée sera donnée par Gaston Poulet, samedi prochain, 5 mai, à 3 heures précises, salle Gaveau, au bénéfice du *Foyer du soldat aveugle*. Mlle Rose Mart, M. Claude Debussy, M. Henri Dallery prêteront leur concours à l'éminent artiste.

Cet après-midi :
Th.-Français, 1 h. 30, *Alkestis*, le *Baillier de Séville*.
Opéra-Comique, 1 h. 30, *Carmen*.
Odéon, 2 h., *Phédre*, la *Chércheuse d'esprit*.
Gaité-Lyrique, 2 h., le *Grand Mogol*.
Trilou-Lyrique, 2 h. 30, *Rip*.
Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée, 2 h. 30, *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 45, *Capucines*, 2 h. 45, *Châtelet*, 2 h. ; Th. Edouard-VII, Grand-Guignol, Gymnase, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. 45 ; Apollo, 2 h. ; Réjane, 2 h. ; Renaissance, 2 h. 30 ; Scala, 2 h. 45 ; Variétés, 2 h. 30.
Ce soir :
Opéra, 7 h. 30, la *Favorite*.
Th.-Français, 8 h., *L'Esquive*, le *Gendre de M. Poirier*.
Opéra-Comique, 7 h. 30, *Manon*.
Odéon, 8 h., *Fédora*.
Th.-Sarah-Bernhardt, 8 h., *Le Nouveau riche*.
Variétés (aut. 09 92), 8 h. 45, *Un Coup de téléphone* (Max Dearly).
Gymnase, 8 h. 45, la *Volonté de l'homme*.
Antoine, 7 h. 45, *Monsieur Beuvelier*.
Renaissance, 8 h., le *Minaret*.
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Gaité-Lyrique, 8 h., *Si j'étais roi*.
Trilou-Lyrique, 8 h., les *Dragons de Villars*.
Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *L.H.*
Bouffes-Parisiens, 8 h. 45, le *Nouveau Scandale de Monte-Carlo*.
Réjane, 8 h., *Madame Sans-Gêne*.
Châtelet, 7 h. 30, *Dick*, *rot des chiens policiers*.
Athénée, 8 h., la *Dame du Cinéma*.
Apollo (Central 72-21), jeudi, samedi, dimanche, 8 h., la *Fiancée du Lieutenant* (Mariette Sully et Raoul Villot).
Cluny, 8 h. 30 (jeudi, samedi et dimanche), la *Chércheuse anglaise*.
Capucines (Tel. 55-40), 8 h. 30, *Où camp-l'on ?* Aux Capucines ! revue ; Premier succès.
Edouard-VII, 8 h. 45, la *Folle nuit ou le Dérivatif*.
Femina, samedi, première : *Femina Recus*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, les *Nuits du Hampton Club*.
Th.-Michel, 8 h. 45, *Carminetta* ; jeudi et samedi, dimanche, matinée et soirée.
Scala, 8 h. 45, le *Billet de logement*.

MUSIC-HALLS
Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.
CINEMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 20 et 8 h. 45, *L'Illusion* Gray.

THÉÂTRE APOLLO

Aujourd'hui, mai 14 h., soirée 20 h. précises
LA FIANCÉE DU LIEUTENANT
Mariette SULLY et Raoul VILLOT

COURS ET CONFÉRENCES

Cet après-midi, à 2 h. 30, au Palais des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, sous la présidence de M. Henri Welschinger, conférence de M. Anselme Laugel, ancien député d'Alsace ; L'Alsace-Lorraine pendant la guerre de 1870.

VALEURS : Colles à garder, à vendre, à acheter, Renseign. sér., impartiaux, gratuits, au mieux, Capital vite reconstitué, COTÉES : PLAGNIOL, 40, r. St-Georges, Paris.

VICHY Duport 1917

Vente, par suite de décès, Hôtel Drouot, salle 9, les 8 et 10 mai 1917, à 2 h. Exposition le 7 mai.
10.000 MÈTRES DENTELLES VÉRITABLES
ANTIENNES et MODERNES
VOLANTS et MORCEAUX
M^{re} Henri GABRIEL, commissaire-priseur, 12, rue Hippolyte-Bebas.
M. A. LEFEBURE, expert, 6, rue de Castiglione.

JE GUERIS LA HERNIE

Ch. COURTOIS, SPÉCIALISTE HERNIAIRE
20, rue de Valenciennes, PARIS (2e)
CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES
CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

BEAU MOBILIER

Du 1^{er} au 10 mai, Vente à très bas prix, pour réaliser somme importante, d'un beau et riche mobilier sortant des premières maisons. Salons, dont un magnifique Aubusson ; un autre, genre ancien. Très belle salle à mang., 3 chamb., cab. trav., bergères, bronzes, billard, balais japonais anciens. A voir, Grand-Mobilier de l'Étoile, 44, rue de Douai, 44.

PRIX-COURANT
gratis
franco
TIMBRES-POSTE
pour COLLECTIONS
avec un bon
timbre de 50 cent
à l'usage
E. CHEVILLARD 13, B. Sévigné, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Banque Nationale de Crédit

Assemblée générale ordinaire du 1^{er} mai 1917

RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Messieurs,
L'exercice 1916, dont nous venons vous soumettre les comptes, a marqué un progrès nouveau dans le mouvement et le rendement de nos opérations.
Comme précédemment, notre activité a été principalement consacrée aux affaires intéressant la Défense nationale.
Nous avons avant tout apporté un concours constant aux différentes émissions du Trésor et l'importance des sommes recueillies par notre intermédiaire témoigne à la fois de l'attachement de notre clientèle de placement et des efforts de notre personnel.
Depuis le début des hostilités jusqu'au 31 décembre dernier, nos souscriptions ont porté sur :
Fr. 1.101 millions de Bons de la Défense Nationale.
76 millions d'obligations de la Défense Nationale.
144 millions de l'emprunt 5 % 1915.
202 millions de l'emprunt 5 % 1916.

Total : Fr. 1.526 millions.

Nous avons participé également aux diverses émissions de Bons de la Ville de Paris et nos demandes se sont élevées, pour la même période, à 44 millions de francs.

Nous ne sommes pas restés indifférents aux efforts faits pour le relèvement du change français au dehors. Soit seuls, soit en commun avec des banques amies, nous avons obtenu à l'étranger des crédits d'une réelle importance.
Simultanément, sous des formes diverses : émissions de bons, obligations et actions ; facilités de caisse, crédits à court terme, nous nous sommes efforcés d'apporter aux entreprises de notre clientèle travaillant pour la défense nationale un concours approprié aux circonstances.

En prêtant notre appui au commerce et à l'industrie, nous n'avons pas eu à nous enlever de ce fait la Banque Nationale de Crédit à laquelle nous sommes restés fidèles. Fondée au milieu de ses prédecesseurs des méthodes éprouvées qui lui ont permis, sans transition, d'adapter son action aux nécessités de la situation.
Nous envisageons l'avenir de votre établissement avec une confiance profonde.

Pénétres de l'importance du rôle que les banques vont être appelées à jouer dans le vaste mouvement économique qui suivra la guerre, décidées à participer de toutes nos forces à cette œuvre d'intérêt national, nous sommes convaincus que votre concours ne nous fera pas défaut lorsque la réalisation successive de notre programme rendra nécessaire l'élargissement de la base de votre Société.

Les progrès continus de notre succursale de Lyon nous ont engagés à étendre notre action dans l'industrielle région du Sud-Est.
Nous avons ouvert à Saint-Étienne et à Vienne (Isère) des succursales dont les premiers résultats dépassent nos espérances.

Nous installerons très prochainement un bureau à Saint-Fons et une succursale à Tarare.
Enfin, nous avons ouvert à Paris un premier bureau de quartier qui nous rapprochera d'une clientèle intéressante.

Nous avons, en effet, été assez heureux pour acquiescer, au n° 106 de l'avenue Victor-Hugo, une installation de banque confortable et toute moderne. Notre service de location de coffres-forts et de conservation des titres répond à toutes les exigences et sera certainement apprécié de la clientèle spéciale à laquelle il est destiné.

Nous croyons avoir résolu de la façon la plus complète l'importante question de l'installation matérielle de la Banque Nationale de Crédit à Paris.

Tout en conservant notre installation actuelle au n° 20 de la rue Le Peletier, nous avons loué la très grande partie des sous-sols, du rez-de-chaussée de l'entresol et du premier étage des n°s 1 et 3, rue Le Peletier et 11, boulevard des Filles-du-Calvaire, en vue d'un agrandissement indispensable de nos services.

Par décision de votre Conseil d'Administration, le siège social et l'administration centrale de votre Société sont d'ores et déjà transportés au premier étage de ces immeubles.

Nous avons ensuite obtenu une promesse de vente valable assez court terme sur la totalité desdits immeubles.

Ayuntamiento de Madrid

VOUS AUGMENTEZ VOS RESSOURCES
si, grâce à la lecture des annonces, vous
faites des achats avantageux.

EXCELSIOR

SI VOUS NE LISEZ PAS
les annonces, comment connaîtrez-vous les
occasions dont vous pourriez profiter ?

LES RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES A TSARKOIE-SELO



DÉLÈGUES OUVRIERS ET SOLDATS ÉCOUTANT LES DISCOURS DEVANT LES TOMBES DES VICTIMES DANS LE PARC DE TSARKOIE-SELO



TROUPES DÉFILANT AVEC DES BANDEROLES DEVANT LES TOMBES DES RÉVOLUTIONNAIRES. AU FOND, LE PALAIS IMPÉRIAL ORNÉ DU DRAPEAU ROUGE. Lors des journées sanglantes du mois de mars, en Russie, beaucoup de révolutionnaires, soldats et paysans, furent tués à Tsarkoie-Selo, séjour d'été de la famille impériale où celle-ci se trouve prisonnière actuellement. Nos photographies représentent les obsèques de ces patriotes tombés pour la liberté dans le parc même du domaine impérial. De leurs fenêtres, le tsar et la tsarine purent assister, de loin, à la cérémonie. On voit sur le premier instantané la musique militaire qui, pendant le défilé, joua la "Marseillaise".

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT DE COUPONS. ARCENT DE SUITE
BANQUE GIROU (54^e année), 57, r. Rambuteau, Téléph. 1-11
LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoire FIEVET, 53, r. Réaumur 1-11 à 1-50 c. mand.

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs :
Comprimés DOZIÈRES (2 fr. la boîte fco).
Les exister des pharm. ou de Laborat. Dozières, St Brieuc, C. du N.

COQUELUCHE Guérison rapide par **COQUELUCÉOL**
FL. 0.50 - 7^e 7 fr.
WONCHITTE EMPHYSEME. Ph^{ie} Lobatard, 140 r. de l'Empire Paris

POLICE PRIVÉE Cabinet Henry, 21, boulevard
Italiens (entrées), vis-à-vis Opéra
Surveill., rech., enquêt., constab., divorce,
comm. France, évang. Débrouille tout. 3 à 18 h.

LA HERNIE

EST DÉFINITIVEMENT VAINCUE par le nouvel Appareil imperméable et sans ressort
de A. CLAVERIE. Tout hernieux a intérêt à demander aujourd'hui même le "Traité de la
Hernie", envoyé discrètement par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.

ou avoir recours aux conseils du renommé Spécialiste, tous les jours de 9 heures à 7 heures, même les dimanches et fêtes.



TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE,
sueur, foie, reins, vessie et toutes maladies rénales.
Libre d'or et Altérations France. — BORIS
TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris.